

FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE

13 ANS D'EDITORIAUX DE JEAN GOUDOUR



En tant que Président du Photo-club ASPTT Tulle, j'ai souhaité à l'occasion du Xème Festival d'Art Photographique, laisser la plume à l'un de nos adhérents, animateur de nos soirées d'analyses d'images, Jean GOUDOUR, pour nous entretenir de l'acte photographique. Merci Jean

Dominique LEMOINE

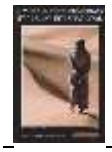






sommaire


10EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2009


11EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2010


12EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2011


13EMEFESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE - 2012


14EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE -2013

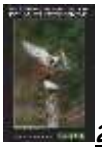

15EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2014


16EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2015


17 EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE - 2016


18EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2017


19EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2018


20EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2019


21EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE - 2020


22EME FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2021



10ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2009

5ème SALON INTERNATIONAL

L'Acte photographique

Les commémorations - et 10 ans, c'est pour les plus anciens parmi nous, l'âge où les culottes courtes cédaient la place au pantalon de l'homme sorti de l'enfance - en ravivant la mémoire du groupe, renforcent son identité et affinent, au-delà des congratulations narcissiques, sa spécificité.



Les l0 ans de Festivals du photo-Club de Tulle, devenus Festivals internationaux, ont accompagné la révolution numérique (appareils photo, téléphones portables, logiciels divers, échanges sur le Net) et l'ouverture de l'activité humaine globale à l'échelle de la planète. Tous changements qui ont provoqué une expansion considérable du nombre des photographes amateurs. Aussi cette évolution amène à s'interroger sur l'Acte photographique sur le plan de la création et celui de l'exposition offerte à un public.

L'Acte photographique est, au départ, un acte conservatoire : il s'agit de garder mémoire d'un événement, d'un moment digne d'intérêt et source d'émotion. C'est ce qui explique, depuis les origines de la photographie, le goût, parfois la performance du travail bien fait, dans le cadre du travail de laboratoire, ce travail artisanal que célébrait Charles Péguy en parlant de sa mère, rempailleuse de chaises

"*Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il füt bien fait en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait .*
Toute partie, dans la chaise qui ne se voyait pas était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales."

On comprendra pourquoi, face à ce goût de la perfection, lors de la séance de jugement du concours qui précède l'exposition, les juges sont munis de gants blancs, non seulement pour ne pas laisser de traces de doigts disgracieuses sur le document qui leur est confié mais pour marquer le respect pour l'œuvre et l'investissement créatif qu'ils ont entre les mains.

L'Acte photographique consiste à investir, plus ou moins consciemment, ce qui a provoqué intérêt ou émotion et cet investissement s'organise autour d'une démarche signifiante, fondamentalement culturelle. Appuyer sur le déclencheur, c'est prendre de la distance par rapport à l'implication dans l'événement, par rapport à la consommation directe des choses, des gens, des corps tout en conservant, si possible avec humour et fantaisie, la charge émotionnelle et fantasmatique originelle
L'Acte photographique c'est enfin, par l'image construite des choses, le passage au symbolique, l'établissement de liens, de rapports avec le monde culturel dans lequel nous vivons.
Liens pour soi qui nourrissent notre vie intérieure.



Liens avec le monde intérieur des autres photographes par le décryptage des connotations culturelles, pour faire émerger du sens.

C'est ainsi que la photo de Lucien Clergue qui a été utilisée pour l'affiche du Festival, et je mesure le risque pris à faire de la lecture d'image devant l'auteur de la photo mais c'est la règle du jeu pour lui et pour le public, règle du jeu qui valide la démarche de la lecture d'image ; c'est ainsi donc que cette image semble un clin d'œil à la tradition de Vénus née de l'écume de la mer ; mais pourquoi ce mythe tentative antique d'explication par le symbolique- cette association de la déesse de la beauté et du désir amoureux avec l'élément bouillonnant marin ?

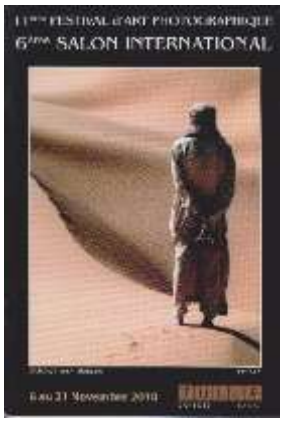
la culture psychanalytique, lacanienne si possible, jouera avec la mer/mère, l'eau étant symbole de caresse fusionnelle ; l'amateur, plus au clair avec ses propres fantasmes, sera sensible à ce corps stylisé en buste anonyme de LA femme émergeant du glissement des humeurs amoureuses tandis que telle autre photo qui motiva jadis les foudres de la censure, présente, dans le même cadre d'élément aquatique, la touffe pubienne, soulignée par la tension abdominale, à la fois occultation et signe de la puissance de l'animalité humaine dans le rapprochement amoureux.

.

Liens enfin, grâce à la dimension internationale du Festival, avec des photographes nourris de repères culturels éloignés des nôtres qui, progressivement, nous obligeront à élargir notre champ de méditation artistique

En un mot, l'Acte photographique c'est la tension culturelle où s'engage l'auteur - et, avec lui, le public devant sa production -, jusqu'à s'entendre dire, dans un aveu ébloui de jouissance : "c'est beau".

Jean GOUDOUR / Adhérent du Photo-Club ASPTT – TULLE



11ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2010

6ème SALON INTERNATIONAL

UNE EXPOSITION : POURQUOI ?



Le soin mis à l'accrochage, la mise en scène du vernissage avec public invité, la remise de prix par des personnes de notoriété à des lauréats flashés entre modestie et fierté méritée, les spots boostés en luminosité , tout souligne le caractère premier d'une exposition: une mise à la lumière de quelque chose qui, à partir (préfixe [ex-]) d'une situation d'absence ou d'occultation, est posé-proposé à notre regard, à notre admiration ; c'est un cérémonial de célébration qui glorifie l'objet exposé, le donateur, et, par ricochet, le bénéficiaire.

Ce n'est pas un hasard si la première exposition artistique, celle de l'Académie royale des Beaux-Arts, en 1673,a été le fait d'un roi, Louis XIV, le roi-Soleil, qui reprenait, à son compte et pour sa gloire, un cérémonial religieux, l'Exposition du St Sacrement dans le culte de l'Eucharistie qui remonte au Haut Moyen- Age où l'on proposait, dans un ostensoir (vase sacré servant à montrer), l'hostie à l'adoration des fidèles, pratique qui, à son tour, répliquait l'Adoration des Rois Mages auprès de la Crèche. Aboutissement, vraisemblablement aussi des « ostensions » en l'honneur de Saints locaux qui rassemblaient les foules dans une même dévotion.



Est-on loin de notre Exposition internationale du 11ème Festival d'Art Photographique - la 6ème Internationale - ici, à Tulle ? Non, car nous retrouvons, à travers le cérémonial et sa valeur quasi sacramentelle, une sorte de transformation, d'exacerbation du statut de l'image, (le photographe de photos-couleur parlerait de saturation), de sa nature et du rapport que nous entretenons avec elle. S'agissant de photos, cela concerne leur valeur de témoins du réel; s'agissant d'œuvres d'art, cela concerne le poids de subjectivités et de références culturelles communes ou spécifiques, l'intervention d'une manière d'être au monde; s'agissant d' images, cela concerne les pouvoirs de l'image sur nos affects et notre imaginaire et, en bout de chaîne, sur nos comportements. Ce qui est donc en jeu dans cette cérémonie, c'est le statut de la photo comme copie certifiée du réel au profit de la photo comme œuvre d'art.

Certes, historiquement, la photo a séduit les esprits d'abord parce qu'elle a proposé des portraits (surtout), des paysages des scènes de vie familiale ou publique plus fidèlement que ne le faisaient les peintres, en une sorte de miroir stable ; des « instantanés » définitifs qu'on a pu présenter comme la meilleure preuve d'authenticité, garantie par l'utilisation de processus obéissant aux lois de la physique et de la chimie, les sciences dures. [L'illustration majeure de cette conception largement généralisée est la présence obligatoire d'une photo dite d'identité sur la carte du même nom]. Or les choses ne se passent pas tout à fait ainsi; historiquement toujours, le travail des grands noms de la photo de l'entre-deux guerres et de l'après-guerre a ouvert d'autres voies, les bidouillages à visée de propagande politique ont renforcé les doutes. Mais le grand public ne se sentait pas concerné ; c'est la généralisation des appareils numériques qui a modifié les idées. Et les Expositions d'Art photographique illustrent bien le processus.

En effet dans l'Exposition, avant la «monstra», il y a le préfixe [ex-] c'est- à dire tout ce qui est en amont. Dans le cas du Festival de Tulle, quelque part, sur la planète, dans un des 38 pays fournisseurs de photos, il y a eu un élément du paysage naturel ou du paysage construit par les hommes de cette région, une scène de rue, un animal, une plante, un visage d'enfant ou de vieux, une silhouette de femme, en un mot quelque chose qui a littéralement tapé dans l'œil d'un individu photographe, un des 210 auteurs de ce 11ème Festival, qui a isolé ce sujet, l'a sorti du chaos ambiant et de la diversité de l'instant, l'a enfermé dans sa boîte 1ère transformation.

Copie du réel, comme on le croit si communément ? Pas si sûr car l'appareil, construit selon les lois de l'optique, alignées elles-mêmes sur le fonctionnement de l'œil humain qui n'est pas l'œil universel, la capacité en pixels des capteurs, la transformation en signaux informatiques, tout cela constitue une autre intervention sur le réel : 2ème transformation; de plus, même soumis à la surprise d'un coup de cœur, le photographe, si peu expérimenté soit-il, a choisi un angle de prise de vue, un cadrage, un éclairage: 3ème transformation. Fortement épaulé par les progrès des appareils numériques et la quasi gratuité des clichés obtenus, le photographe a ensuite trié en fonction de ses critères, et retenu le cliché qui lui a paru le meilleur; s'il est un peu formé en pratique informatique, un petit coup de logiciel - de ce point de vue Photoshop ouvre des perspectives inépuisables- et le cliché est amélioré: 4ème et 5ème transformations.
L'envoi peut être effectué et, là, on est, semble-t-il, un peu plus dans le réel : des dizaines de colis, des centaines de kilos de colis, des milliers de kilomètres parcourus; des centaines de kilos de paquets chargés, déchargés , transportés de voiture en escaliers ou l'inverse, déballés, répertoriés en kilomètres de pixels, classés, étiquetés (travail de gros muscles et petites mains) pour enfin être proposés anonymement à l'appréciation des 3 juges, mis en tas selon la note obtenue et rebrasés après chaque jugement pour garantir le maximum d'objectivité. Mais, là aussi, les juges, fussent-ils les plus clairvoyants ou d'humeur la plus stable possible, notent, de 6 à 20 (docimologie conventionnelle) et classent, chacun en fonction de ses critères, de sa culture, de son état du moment comme à travers autant de filtres de la réalité: 6ème, 7ème et 8ème transformations. Une moyenne globale et un classement sont opérés pour ouvrir droit aux récompenses, prix ou droit à être exposé: 9ème transformation.

L'accrochage va attribuer une place dans un voisinage avec d'autres photos de même thématique et de traitement assez voisin ou pas : 10ème transformation. Et voilà la trace de réel le document qui est proposé aux visiteurs, chacun filtrant, à son tour et à sa façon, les données du document d'origine.

Ainsi, par une succession de mises en abîme, (procédé de duplications enchaînées, souvent par réduction, comme l'image de la Vache qui rit qui tient dans sa gueule une Vache qui rit, qui elle-même, etc. ou celle des couvercles de boîte de cirage du Lion noir, qui tient dans sa gueule un Lion Noir, qui, etc.) on va d'image en image en ayant l'illusion qu'il s'agit, à chaque étape, de la même chose. Or on est bien dans le domaine du reflet, et du reflet modifié, l'image, même traitée photographiquement, n'étant déjà au départ, que copie, donc double dégradé d'un élément du réel. Et pourtant ! Et pourtant cette image, parce qu'elle est reproduction et par ce qu'elle est reproduction élaborée, même modestement, en œuvre d'art, exerce sur nous un pouvoir considérable.

Déjà l'image brute , très proche de la pure copie, rapproche l'objet de nous, abolit même la distance, (un peu comme dans le cas du client de grande surface qui grignote son paquet de biscuits avant de passer à la caisse) dans une étape antérieure même à celle du symbolique que constitue le langage et, se substituant à l'objet, elle devient directement utilisable, consommable : c'est ce qui explique la force, voire la violence, des images de propagande, de publicité commerciale, de pornographie.

En fait, l'image photographique - c'est son paradoxe - se veut, si peu que ce soit, intentionnelle, c'est- à dire porteuse de sens, donc image à lire qui exige une mise à distance par réflexion, comparaison, méditation. Ainsi, comme il n'y a pas de frontière étanche entre une image qui serait absolument neutre et plate et une image élaborée en œuvre d'art, c'est-à-dire construite en réseaux de relations et de significations reliées à l'expérience humaine (soit le code culturel à travers lequel s'expriment la peur, le désir, le plaisir, la souffrance, le regret, l'espoir, l'appel de l'autre ou à l'autre, le rapport à la loi, le rapport au don ou au contre-don), nous nous trouvons en permanence, à la fois plongés dans un univers saturé d'images qui parasitent notre vie intérieure, et placés devant la possibilité de réinvestir le champ de notre façon d'être au monde.

Dans une société marquée par la laïcisation des mentalités, ce qu'on a appelé « le Désenchantement du monde » (Marcel Gauchet) , où notre expérience humaine ne s'inscrit plus dans un univers marqué par une présence divine mais dans un jeu de compétition marchande et consumériste où l'individu se trouve seul en charge de sa quête de sens, l'expérience artistique est sans doute l'occasion et un moyen de ré-enchanter le monde c'est- à dire de donner sens, véritable acte de création, au chaos originel.

Puisse l'Exposition en cours, par sa vertu cérémonielle, par l'arrêt -une contemplation qu'elle exige et la confrontation avec d'autres regards sur la diversité environnante, contribuer à enrichir notre perception des choses et nos capacités d'action au quotidien.

Jean GOUDOUR



12ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2011

7ème SALON INTERNATIONAL

Le CATALOGUE



Au départ de l'Acte Photographique il y a un regard sur le réel qui a déclenché une émotion que l'on veut fixer, si fugace soit-elle, « pour l'éternité ». A l'arrivée, il y a un Festival d'Art Photographique, un concours, des prix, des récompenses et… ce Catalogue. C'est dans cet espace que se développe et s'élabore l'œuvre photographique avec ses contraintes matérielles et techniques, ses règles d'école, ses développements et combinaisons en réseaux de connotations et qu'elle s'offre à notre « lecture» à travers les codes de communication qui nous sont communs. D'où ce survol rapide de quelques thèmes du Catalogue.

La photo de couverture propose un paysage.



Ce n'est pas, thème fréquent, le paysage descriptif (Photo n 1- Peer -LAUSSEL Yvan) d'une côte rocheuse prolongée par un long et sinueux ponton qui, malgré sa fragilité, marque la volonté entêtée de l'homme de gagner sur l'espace marin une place pour ses activités et sa survie. Opposition fortement marquée par le contraste des lignes de la composition.



Ce n'est pas, (photo n 2- Sous l'arbre MONJEAUX Brigitte), autre thème fréquent, l'évocation d'un paysage familier de terrien qui a trouvé, dans un camaïeu fusionnel d'ors automnaux, la protection de l'arbre symbolique et la compagnie du chien, fidèle ami de l'homme.

C'est un paysage artificiel, fabriqué. Sous un ciel chargé mais pas menaçant, une mer étale s'avance vers une plage, au premier plan, déserte, les trois éléments se raccordant insensiblement et successivement l'un avec l'autre et suggérant une très forte unité première. Pas d'homme mais présence incongrue d'une table de consommation, nue, protégée par un parasol de paillotte des îles et un fauteuil-club de confort intérieur : la tonalité globale d'une lumière bleutée renforce, dans un silence étouffé, l'atmosphère irréelle : on pourrait penser à un tableau surréaliste, du Magritte interrogeant la réalité : la dérision du rêve de « Déjeuner en paix », l'absolue indifférence des éléments premiers aux rêves et à l'existence même de l'homme.



A l'opposé de cette immersion dans l'élément ou de la confrontation avec les forces de la nature, on peut avoir le regard très distancié qui isole un élément de son contexte pour renforcer le contexte même. Ainsi la Photo n 3 Iles de Natz -LECOEUR Pascal - propose le flanc arrière, en plan tronqué, d'un cheval et suggère, par l'absence même, la puissance musculaire de la bête entière.



Dans la photo n 4 - Mame -LOSELLE Alain le coude replié qui barre la photo en diagonale, marque un déplacement possible du geste et souligne la force de l'expression du sentiment manifesté par le personnage : étonnement, connivence, affirmation ?



La série des Nus nous propose un retour sur notre rapport au plaisir sexuel**. Effet de** distanciation avec la photo n 5 Acier et pavés – LIADOS Alain -d'un nu éloigné en fond de tableau étendu, désarticulé caricaturalement sur le pavé d'une rue, lieu public : n'est-ce pas un regard de dérision porté sur nos fantasmes de jouissance les plus fous ?



Le nu n 6, Volupté- TUILARD Dominique malgré l'audace du thème et du titre, reste assez conventionnel dans la posture ; cependant le traitement du dénudement inachevé (vêtement de légère transparence rejeté en arrière, présence d'un bas sur la jambe gauche) suggère un désordre ou une certaine urgence dans la recherche de la jouissance, renforcée par la place d'une main sur le sexe et de l'autre main sur un sein, le creusement des reins soulevant les côtes et renversant la tête en arrière la mise en scène veut suggérer l'intensité, la concentration et l'abolition de soi dans la jouissance. On peut crier à l'exhibitionnisme ou au voyeurisme, ce n'est que la surface des choses : même simulée, la scène nous ramène à la réalité de l'irréductible individualisation du sujet jouissant.



Le nu n 7 Joliesse – BEAURAIND Marcel - nous propose une thématique plus habituelle : le jeu de la séduction, de l'invite, l'expression de la satisfaction de soi. La grande ouverture de la chevelure, la générosité des volumes du buste sont un appel ; mais...mais… le sexe est occulté par une culotte et un nœud de ruban symboliquement cousu. On est, comme le suggère le titre « Joliesse », du côté du narcissisme.

Les autres nus de la série, très peu érotisés, peuvent nous interpeller sur la signification du regard : attente, réticence, méfiance, invite, provocation, défi du modèle ; ainsi se manifeste la complexité des enjeux du rapport amoureux. Quant à la plume sur le sein, … bof, … bof ; sauf à se lancer dans des suites de jeux d'associations d'idées et de connotations érotiques ou de distanciation au énième degré.



Les photos sur le thème de la Nature sont un peu particulières : elles sont soumises à une règle absolue : l'exclusion totale de toute intervention directe ou indirecte de l'homme ; elles exigent du photographe l'ascèse d'une observation rigoureuse, une longue patience (souvent des heures d'affut pour être présent et prêt au moment imprévu où se manifeste l'animal (Cf. le V caudal de la baleine plongée sous les glaces de la photo n 8..Antarctica #769 -Achim KOEPF.). Elles illustrent, souvent par l'équilibre des éléments plastiques des formes, des couleurs ou des mouvements le degré d'adaptation à l'environnement pour garantir la survie alimentaire ou la sécurité vitale contre les prédateurs.



Ainsi, la bécassine de la photo n°9 Bécassine au couchant -TRINQUESCOSTES Daniel - se fond avec les couleurs et les reflets de surface de l'eau ; seul l'anneau clair de la frisure provoquée par le bec en plongée révèle l'activité sous-jacente de l'animal en chasse. Car ce que les photos de faune rappellent précisément c'est la violence de la lutte pour la vie, ce qui brouille nos repères habituels dans nos rapports avec l'animal domestique



À cet égard la photo n 10 Balbuzard – VEZON Thierry - de l'Aigle Balbuzard est emblématique : sur fond de verdure, le bistre brun des ailes déployées s'impose dans l'image par le bouillonnement soudain de l'eau soulevée et la torsion en suspension du poisson prisonnier des serres du prédateur.



Les Photos de macro présentent, au-delà de la difficulté technique de prise de vue, un intérêt particulier : elles inversent la perception que nous avons du tout petit, souvent un insecte, et imposent en pleine page et dans un fondu d'adaptation aux couleurs environnantes des caractéristiques morphologiques proches des fantasmagories monstrueuses de nos rêves ou de nos mythologies :
il en est ainsi de la délicatesse de la résille des ailes des mantes religieuses de la photo n 11 Parade d'intimidation -DECOLLEWAERT Christian - et des libellules de la photo n 12.JONGE Vuurbilel VAN ECHELPOEL René





L'Ascalaphe de la photo n 13 Naissance ascalaphe – SIMON André -nous surprend par l'association de ses ailes de libellule, ses griffes de rapace et sa gueule de dragon : de quoi bouleverser l'organisation rationnelle que nous avons établie dans notre perception du monde

Et c'est là que l'Exposition de ce Festival d'Art Photographique dont le Catalogue n'est qu'une infime partie, révèle sa puissance d'expérience culturelle puisqu'elle modifie, enrichit notre perception de l'univers et la qualité de nos émotions : ainsi, par la communication qui s'établit avec les artistes photographes exposés, nous devenons, nous aussi, Artistes Photographes. Jean GOUDOUR



13ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE -2012
8ème SALON INTERNATIONAL

Page à page
De la construction du Paysage à l'Erotique personnelle

De la Construction du Paysage à l'Erotique personnelle. Effet indirect de la pratique des concours ? Ce Catalogue, le 8ème international, est un reflet assez fidèle des constructions esthétiques et des représentations fantasmatiques du monde des photographes amateurs, caractérisées par une certaine uniformité malgré des ressources culturelles pourtant différentes. En effet, dans le vaste espace ouvert du « SUJET LIBRE » le parcours attendu des thématiques habituelles, reste de sage inspiration, hésitant encore devant les audaces de la modernité.

En attendant ce petit « plus », nous pouvons cependant parcourir ce catalogue et affiner nos critères d'analyse pour apprécier toute la richesse du regard émerveillé de chaque artiste photographe.

Les naturalistes nous proposent l'inépuisable diversité des formes et couleurs du monde animal dans son adaptation environnementale, camouflé pour se protéger ou attaquer ou paré ostensiblement pour effrayer ou attirer le congénère de sexe opposé. Souvent, après des heures d'affût qui relèvent presque de l'exploit, le photographe a su saisir l'instant fugace des comportements vitaux dans la quête de nourriture, la rivalité entre individus ou l'accomplissement des accouplements ; parfois l'étrangeté de formes (surtout en macrophotographie), d'expressions ou d'attitudes à résonnances anthropomorphiques nous amène à sortir de notre position de simples observateurs et à nous interroger sur notre propre fonctionnement projectionnel.

Les photos de nus, bien sages dans cette production, nous interrogent toujours par la combinaison des éléments de suggestion susceptibles d'éveiller nos fantasmes de jouissance érotique, soit par

le jeu du voilement / dévoilement



[Eveil de Belle
Marcel BEAURAIND



Voilée II ;
Jean LACROSSE

De la transparence/flou



Envol
Pierre LECABEC



cf cléa
Alain LIADOS

des tissus ou de la complexité de leurs plis, soit par l'évocation de la proximité / distance d'éléments vestimentaires ou de parures diverses [la fonction de celles-ci est double : le luxe, la gratuité de l'objet est une métonymie (déplacement) de la gratuité et de l'intensité du plaisir fantasmé ; sa présence massive ou délicate sur le corps est une métonymie de la main ou de la caresse du spectateur [Cf. la pierre précieuse de Profil Marine ; les perles de Collier qui descendent dans le dos], soit par le découpage ou le gros/très gros plan de parties du corps réputées érogènes (seins, lèvres, fesses, hanches, chevelure, etc.



Etendue
Jean HOURIEZ



Profil Marine
Michel VIAULT



Selia #29 (en couverture)
Achim KOEPF

où l'ondulation de la chevelure se confond avec le modelé du buste et des seins]. Dernier élément : le rapport du modèle à l'exhibition de son corps et au regard du photographe : rapport convenu de séduction/provocation/protection ou rapport personnel à son intimité ou à sa propre érotique. Une réflexion quasi anthropologique s'impose ici à propos de cet aspect : la difficulté pour les modèles à sortir des poses et des expressions culturellement marquées par une idéologie massivement acceptée et qui ne correspond plus cependant à la modification des rapports hommes/femmes ni à la liberté fermement revendiquée par les différents courants féministes qui sont un des éléments de la modernité vécue par tous.



[La série « Oniric dream » où le personnage féminin voit son rêve de liberté et de plaisir réprimé par la Loi, illustre ce décalage.

Le thème du Paysage, apparemment, pose moins de problèmes puisque le paysage est considéré comme une donnée objective offerte au regard. C'est oublier que le paysage est une construction. Construction physique d'abord, dans l'utilisation, variable selon les latitudes, des éléments naturels en vue d'objectifs alimentaires, guerriers, ou administratifs et, surtout, une construction esthétique récente, essentiellement depuis les Miniatures des Livres d'Heures du Moyen-Age jusqu'à la période moderne pour traduire nos rapports avec la nature :



Cette construction s'inspire de trois courants : un courant rationaliste, géométrisant, surtout depuis l'introduction de la perspective, de mise en ordre, du chaos originel, le jardin à la française, qui marque l'emprise de l'homme « Maitre de la Nature »[Cf. « L'Eclaircie » Penelope DUNS ; un courant romantique, fortement représenté ici, selon lequel l'homme projette son monde intérieur émotionnel sur la nature, le jardin anglais, essentiellement ses affres de solitude, d'abandon, de décrépitude et de mort



« L'Arbre de carry »,
Michel AUDINOT



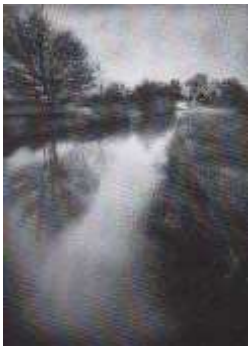
« Barques de pêcheurs »
Francis LASFARGUE,



« Bords de Seine »
Dominique BREUILLET



« Le mas abandonné » Jean PAPUJOULADE ; un courant, méditatif, inspiré de la philosophie bouddhiste où l'homme prend en compte sa place, petite, dans un cosmos illimité et mouvant, à la recherche d'une paix d'immobilité et de stabilité.



C’est ce qui inspire souvent les paysages de reflets [Cf. « Le Bief » Michel CAMBON et surtout la série « Les Pêcheurs » Claudine LAINE, titre impropre pour une scène où le format carré qui étend les dimensions du ciel, la limite indécise entre le ciel et l’eau, le bleu tendre et uniforme, les petites silhouettes humaines imprécises qui ponctuent à peine l’espace proposent au photographe une immersion dans une dimension du cosmos empreinte de sérénité très Zen. Peut-être une des meilleures propositions de la photo de paysage.



Que le parcours page à page à travers ce catalogue (et l’exposition en cours) soit, pour tous, une source d’émotions et de réflexion.

Jean GOUDOUR Retour au sommaire



14ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE -2013

9ème SALON INTERNATIONAL

Photo et nouveauté.

Outre la plaisir de féliciter les lauréats dont les clichés ont contribué à la confection de ce catalogue, le chroniqueur éprouve la satisfaction de témoigner de leur réussite, confirmée par l'approbation des trois juges indépendants qui ont constitué le jury du concours 2013 : après l'amélioration très nette de la qualité photographique proprement dite des clichés primés on voit se dessiner des démarches plus osées, parfois dérangeantes, qui obligent le regardeur à changer de lunettes pour chausser celles de la nouveauté, c'est-à-dire de ce qui n'était pas prévu et qui bouscule les repères habituels.

Certes, par ses moyens techniques et par son histoire, l'Art photographique est plus proche des conventions « classiques » de l'Art figuratif mais il ne peut pas à l'image de ce qui s'est passé en peinture, surtout aux XIX et XX *"" siècles et surtout parce qu'il est un art de l'instantané surprenant, rester étranger aux bouleversements que reflète l'art moderne. Il est donc intéressant de regarder ce catalogue avec le souci de repérer quelques procédés mis en œuvre pour parvenir à ces changements.

La Macrophotographie nous fournit un excellent exemple de ce cheminement, en particulier dans le monde des insectes. En effet, grâce aux optiques appropriées, le changement d'échelle de perception nous oblige à modifier le schéma mental habituel. Nous les considérons comme mous, fragiles, écrasables, agaçants par leurs piqûres ou leurs sucements, schématiquement ramenés à la silhouette d'un abdomen ailé, avec pattes, antennes, trompe. Or nous les découvrons (Cf. *la libellule nouveau-née de la photo de la couverture)*, habillés de tenues de camouflage, armés, cuirassés de protections contre leurs prédateurs, présentant des formes d'adaptation au milieu inédites dont s'inspire la bionique la plus avancée.



Autre exemple, la mouche de la Photo N°2 « la mouche » Daniel CACHEUX échappe à l'image habituelle (un abdomen noir sur des pattes « de mouche » armé d'une trompe) pour nous imposer son œil pourpre proéminent, périscopique, qui défie l'approche de la main humaine.



On peut aller un peu plus loin, comme dans un élargissement poétique, Photo N°3 « Coenagrion hastulatum 2 » Jussi HELIMAKI, où le photographe réussit à saisir dans l'éclatement des gouttes de rosée, accrochée en prise aérienne sur une frêle tige d'herbe, une silhouette de libellule habillée en fourreau de strass ou parée, en collier, d'une rivière de perles. Ou bien, Photo N°4, par un déplacement identique, les ailes d'un papillon, légèrement agrandi, peuvent, dans leur dentelle aux nervures cloisonnantes, suggérer les plombs d'un vitrail transparent ou coloré de gris : on s'éloigne du cliché de papillonnage, fût-il du Parnasse.



Le photographe naturaliste obtient des résultats analogues en décentrant la composition : c'est ainsi que, Photo N°5, « suspendu » Jean SLONINA dans une tonalité beige uniforme, le papillon, suspendu à un toupet de graminée, infléchit la tige en une ample courbe qui constitue la seule ligne repère de la photo et suggère, paradoxalement, le poids-lourd du papillon et, Photo N°6 « alone » Thierry VEZON, seule petite tache blanche colorée d'un bec et de pattes rouges perdue dans un environnement où le bleu de l'eau et celui du ciel se confondent, une cigogne blanche, souligne son indifférence à la solitude, absorbée qu'elle est par sa quête nourricière.



Dans la photo de paysage le même procédé de décentrage de la composition ou de rupture avec les règles d'équilibre des masses représentées produit un effet analogue. Certes on prend encore grand plaisir à goûter le calme apaisant d'un paysage d'hiver très classiquement composé,



Photo N°7 « promenade hivernale » Serge DISSOUBRAY, (dans une tonalité presque uniforme de gris, la courbe d'un canal, avec chemin de halage enneigé bordé de bouleaux aux fines ramures pleureuses penchées sur leur reflet immobile, invite à la méditation recueillie ou à la satisfaction de la jouissance calme d'un accord un peu narcissique de soi à soi et avec l'environnement). Mais il est possible de rompre cette facilité par un grossissement du premier plan comme dans la Photo N°8 « la plage de niret » - James LABRUYERE où le chaos des masses rocheuses sombres du bord de mer





mange tout l'espace pour aboutir à l'affirmation du génie humain manifesté par la présence, tout en haut de l'amoncellement, de la construction improbable qui éclaire la photo ou bien comme dans la Photo N°9 « dans les dunes » Catherine JAMET où, la barrière des oyats percée par un filet de sentier laisse un homme solitaire face au vide de la menace marine.



La Photo N°10 « seule au sommet » -Michel MONTAGU pousse plus loin le procédé en accusant encore la banalité du sujet : deux grosses boules d'ensilage, enserrées dans leur vert de plastique synthétique, laissant apparaître, minuscule, une grosse vache ! Par un procédé inverse, de réduction du sujet, Photo N°11 « perdu en hiver» – FRAISSE Maxime, on peut aller vers la représentation minimaliste, très zen, de la touffe végétale émergeant seule de l'élément liquide étale qui l'enserre… ou le nourrit ?





On peut aussi, suprême pied-de-nez à la règle fondamentale de la netteté et du piqué, passer, grâce aux possibilités de la série, Photo N°12, « printemps limousin » Claudine LAINE de la représentation d'un village banal vu à travers une vitre mouillée de pluie, à un paysage de verre de cathédrale pour aboutir à une indifférenciation de formes où le paysage s'abolit dans une démarche analogue à celle de Monet se laissant envahir par la magie colorée des nymphéas.



Les photos de charme elles-mêmes peuvent être revisitées par l'introduction d'un élément incongru ou surprenant : postures, gestuelle, accessoires, mimiques diverses supportent d'être détournées de leur fonction érotique par la sublimation ou l'ironie. Ainsi, Photo N°13Julia #39 KOEPF Achim, le modèle, à cause de sa posture, inspirée du Yoga et surtout parce qu'il est posé sur un support géométrique à la façon d'une statue acquiert, malgré ses formes généreuses et la torsion du cou, une dimension hiératique de mise à distance et la femme de la Photo N°14 « Orphelie en rouge » -François



TEEXIER par l'outrance du rouge saturé de la coiffure, des lèvres, des pommettes et des paupières, joue avec les codes du maquillage en les détournant de leur fonction de séduction.



Dernier exemple, Photo N°15 « brebis » Christian LATREILLE, de renouvellement de signification par jeu sur les conditions de prise de vue ou sur le contenu des photos ! Le plan coupé et la position verticale du cou et horizontale de la tête contribuent à transformer moqueusement le « couple » de moutons en couple humain, à la façon d'un dessin de Daumier.

Y aurait-il donc sujet ou scène photographique susceptible d'échapper à la sagacité d'un œil affûté ? Au regardeur d'accepter, de son côté, d'être bousculé dans ses habitudes étant entendu que ces jeux ne trouvent leur force de suggestion, source de plaisir, que parce que la maîtrise des règles canoniques est assurée.

Jean GOUDOUR



15ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2014

10ème SALON INTERNATIONAL

Appels de la modernité

Surprise ! Ce catalogue 2014 nous présente, en couverture, une image de rupture : une grande surface étale, en aplat blanc, barrée en oblique d'une bande rouge pourpre, tronquée, avec, en dessous, un objet bleu, tronqué lui aussi. Le cliché cependant est vite identifié car l'échelle de composition s'inscrit dans une perception habituelle de l'espace : un palier d'escalier dans un immeuble moderne ; les deux plans des parois du couloir, blancs, sont à peine séparés par un léger trait vertical gris, élargi, par le bas, de traces de salissures qui permettent de le distinguer du plan du sol, blanc lui aussi ; la rampe en aplat ne prend relief que par l'ancrage noir de la ferrure de scellement ; seuls éléments de vrai relief : le modelé des plis du bas de pantalon en banal jean bleu et la pliure du pied chaussé d'une banale basket bistre ; absence d'escalier ; la direction du mouvement est suggérée par le rapprochement avec l'inclinaison de la rampe, elle-même précisée par le rapprochement avec le niveau du sol : il s'agit d'un mouvement de descente.

Que dire ? Bâtir un scénario ? Et après ? Qu'est-ce que ça apporte à l'approfondissement de notre rapport au monde ? On risque le délire sous le prétexte d'une liberté d'interprétation. En fait, dans le cas de notre photo, nous sommes en face d'un courant très moderne : l'art conceptuel : pas d'individualité, pas d'anecdote, pas de scénario, pas de lyrisme ; le concept pur ; il y a un escalier : c'est un dispositif établi pour monter ou descendre ; l'artiste veut évoquer la chose dans sa réalité première son existence, sa fonction. On est loin des escaliers monumentaux de la Renaissance, genre château de Blois, où la fonction d'apparat, servie par le génie architectural du concepteur, est première et envahissante. Ce courant est un courant assez proche de celui de la « poésie » pure des années 20, dépouillé, assez ascétique, souvent minimaliste qui, parfois, fait songer à certaines estampes japonaises, mais qui risque, à force de dépouillement, de n'avoir pas grand'chose ou même plus rien à dire.



La photo N°2 ANDRIEN Dieudonné « Sur l'escalier 2 » qui propose une silhouette féminine montant un escalier relève de la même inspiration avec l'utilisation d'un procédé assez classique, la mise en abyme deux fois appliquée par reflet sur un miroir qui suggère la hauteur du dispositif ; mais il y a un peu plus de matière dans le relief et la structure et une certaine disproportion entre le personnage et la monumentalité, donc un peu plus de présence humaine. L'outrance de la géométrisation va un peu dans la même direction, ce qu'on observe dans la composition en nature morte de la photo N°3 CORTIAL Lazoura « Jonquille », intitulée « Jonquille»





Autre pratique propre à la modernité : la déconstruction des codes et d'abord celui de la composition. C'est ce que l'on perçoit dans la photo N°4 MONJAUX Brigitte « Quoi » où l'utilisation du grand angulaire en plan très rapproché déforme les naseaux de l'âne et propose une mimique humaine légèrement distanciée et moqueuse. Grossissement et découpage arbitraire d'une tête (d'un visage ?) de singe, photo N°5 HARVEY Robert « Mountain gorilla », soulignant la tension entre le bas, animal, bestial, et le haut, les yeux, soit un regard humain, si humain, et nous rappelant notre proximité dans la chaîne évolutive.





Autre déconstruction des codes : le brouillage de la mise au point par l'utilisation de vitres mouillées de pluie, photo N°6 BERNARDON Claude « Ligne 68 »pour diluer, éloigner l'agitation de la rue, ou de verre cathédrale,



Photo N°7 ALMOSAWI Sayed Ahmed « Green sadness » pour souligner l'irréalité du spectacle ;



Par l'utilisation de reflets ou la superposition de faux bougés (accentuation du mouvement dans la photo N°8 STEPHAN Philippe « Kite surf » de surf ;



Accentuation de l'impression de dilution, délitement de la puissance de séduction vénitienne, photo N°9 DUNS Pénélope « Les esprits de venise »).



Le tournoiement vivement coloré d'une immense foule de femmes en faux bougé, photo N°10 KWOK Kenneth » Circle game », souligne l'isolement de la jeune femme, très nette en position centrale mais, submergée par la marée de voiles qui emplit l'espace tout entier.



L'introduction d'un élément incongru, à la manière de Duchamp ou de Magritte ou le démarquage détourné d'une œuvre célèbres sont aussi une technique de déconstruction. Ainsi le chapeau de paille de jardinière à longs rubans dont est affublée la jeune femme de la **photo N°11** LAUSSEL Yvan « Giant's Causeway » qui se prélasse en nuisette dans son sofa à la Récamier, est un élément incongru qui souligne le dédain pour le visiteur éventuel ;



de même le bus jaune cru de la photo N°12 HERITIER Jacques « Limited speed », prolongé en écharpe dans le style des bandes dessinées et filant dans un paysage aux couleurs improbables, suggère fortement l'idée de vitesse.



Quant à la photo N°13 DE MORANGIES Gilles « Le téton », elle est éminemment moderne car elle est un démarquage, moqueur par l'accoutrement des deux femmes et la présence masculine de certaines odalisques, du tableau célèbre de Gabrielle d'Estrées de l'Ecole de Fontainebleau.



Dernière marque de modernité, l'allusion directe, à des conflits sociaux ou militaires presque du reportage ou de la prise de position, l'image étant suffisamment explicite dénoncer des situations jugées insupportables. Tel est le cas de la photo N°14 CHEUNG Kwan-Leung » où les parapluies colorés évoquent la contestation à Hong-Kong,



celui de la photo N°15 « Cry » ILZE Ishan où la douleur des femmes transparaît dans le mouvement des mains et surtout sous le voile de marbre en masque de piéta de la plus grande.

Elans de la modernité, oui, assurément ; mais n'oublions pas la majorité des photos du Catalogue et de l'Exposition bien conçues et bien faites qui relèvent de l'esthétique traditionnelle et qui sont source de joie pour le visiteur comme elles l'ont été pour leur auteur.

Jean GOUDOUR



16ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2015

11ème SALON INTERNATIONAL

Comme une évidence

Il arrive qu'à parcourir une exposition ou un catalogue de photographies nous soyons embarqués - intérêt et parfois enthousiasme, le fameux coup de cœur - par un cliché qui s'impose à nous comme une évidence, que ce soit par sa facture (qualité technique et valeurs esthétiques) ou que ce soit par les significations dont il est porteur, souvent par l'heureuse combinaison de ces deux facteurs.

C'est la situation du chroniqueur annuel devant la photo qui couvre la quatrième de couverture de ce catalogue, photo qui a été utilisée dans l'affiche qui annonçait ce 16ème Festival d'Art Photographique de Tulle.

En effet, sur le plan esthétique, la photo s'impose par la simplicité et la force de sa composition : un ensemble sombre proche du noir et blanc, arrière-plan, à gauche, presque bouché, ordonné autour de la plage blanche en position centrale, celle d'un maillot de corps tout propre du matin qui enserre un corps musclé et dont les échancrures déterminent, en ocre foncé, un axe vertical celui du bras , répliqué par les verticales des vieilles pierres et vieux bois et organisé en trois étages : sous le béret sombre qui ferme la photo, un visage déterminé, creusé de traits limités, regard appuyé, barbe de la semaine, grisonnante, puis des épaules solides prolongées en biceps saillants, enfin un avant-bras velu qui tient une volaille aux plumes gonflées, dont la tête se perd dans le fouillis sombre de brins de paille et de ficelle bleue de récupération. Le lien entre la volaille et le bras se fait, entre les deux taches claires, celle de la montre et celle de la cuisse repliée dans un ultime effort de contraction, par la pince puissante de l'index qui l'immobilise définitivement avant le sacrifice.

Cette scène, [peut-être une mise en scène ? En réalité, la photo est récente (deux ou trois ans) et il s'agit d'un vieux monsieur solide encore dans ses 80 ans qui, avec son épouse, vit à l'ancienne, par nécessité et par attachement sur une petite exploitation du Tarn] est évidemment parlante. Scène de détermination un peu fruste, sans tralala, elle a certes une valeur documentaire : soumise à une sorte de rituel, celui du poulet du dimanche elle évoque un mode de vie rurale, vieux de dix siècles, pratiquement disparu en deux générations. Une culture d'engagement de proximité a été remplacée par une culture d'instrumentalisation et de délégation.

On pourrait alors, antienne connue, se laisser aller à la nostalgie ou dénoncer le productivisme agricole soumis aux règles du grand capital. Ce serait sans doute passer à côté d'une autre signification suggérée par la photo. Ce mode de vie recouvrait un rapport d'ajustement aux choses et aux êtres, à la nécessité des « travaux et des jours », à la nourriture, à la fatigue, aux soins donnés aux animaux jusqu'au moment où on les tuait ; maintenant on dit qu'ils sont « sacrifiés », en oubliant que le mot signifie « rendus sacrés » alors qu'on les marchandise en achetant des cuisses de poulet comme on achète des boîtes de sardines et qu'on évacue la confrontation avec la mort, ici celle des animaux, appliquée anonymement et donc avec la nôtre propre, médicalisée, hospitalisée, quand elle n'est pas appliquée à des êtres lointains par drones interposés. Est-ce aller trop loin ?A chacun d'en juger.

Souhaitons que le lecteur trouve dans ce catalogue des images fortes qui s'imposent à lui comme d'évidence, réveillent ses affects et sollicitent sa réflexion.

Jean GOUDOUR



17 ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE -2016

12ème SALON INTERNATIONAL

ELOGE du CADRE

Malgré les explications historiques qui les justifient, j'ai, longtemps, eu du mal à trouver quelque agrément aux dorures boursouflées des encadrements de tableaux qui remplissent nos musées. Et voici qu'un changement domestique m'amène à reconsidérer les choses. J'ai la chance de dormir dans une disposition mobilière p particulière : tête de lit adossée au mur de façade- Est, mon regard, au réveil, se porte sur les portes en miroirs du dressing qui me fait face ; là, se découpe, comme entouré d'une marie-louise sombre, le cadre de la fenêtre ouverte sur le Levant et, quotidiennement, je vois, depuis « l'heure bleue », en passant par toutes les phases de l'étymologique aurore (du latin : aureus, en or), l'aube (du latin : albus, blanc) se diffuser en lueur du jour nouveau.

Certes, à plusieurs reprises, au petit matin, je suis allé, « sur le sujet » comme disent les peintres, contempler « l'heure bleue » mais l'impression était complètement différente car je me suis trouvé, alors, dans un champ visuel de 110°, sans repère spatial, comme plongé dans l'élément ; expérience forte, identique à celle que nous vivons face à la mer, à la montagne, au désert, au ciel nocturne. Expérience différente de celle du découpage qu'opère le cadre qui transforme un état émotionnel initial en plaisir esthétique ou, pour le dire autrement, décrochement du flux vital, décrochement qui permet d'isoler, dans le cadre, une part du réel susceptible de provoquer une émotion ou un éveil de l'imaginaire : c'est la démarche propre à tout artiste d'art visuel, propre, en particulier, au photographe quand, dans le rectangle de son viseur ou de son écran, il choisit d'isoler, découper un pan du réel.

Deuxième rôle du cadre : par sa forme (carrée, rectangulaire, circulaire ou polygonale), ses dimensions, ses proportions, ses angles, il fournit les points d'ancrage à tout le jeu de lignes qui constituent la composition dans laquelle s'organisent les éléments constitutifs du sujet traité et qui va fixer, pérenniser l'expérience initiale. C'est là qu'on retrouve tout l'apport séculaire de la réflexion esthétique concrétisée dans la formulation des fameuses « règles » : perspective, point fort, ligne de fuite, choix des diagonales, constructions pyramidales ou circulaires, proportions idéales, nombre d'or, etc., réservoir de suggestions où l'artiste n'a que l'embarras du choix.

Cette fonction du cadre, informer le vécu, au sens de « donner forme », s'étend bien évidemment à toutes les productions artistiques, modulée selon leur spécificité. Dans l'architecture, c'est le monument lui-même qui « se » cadre en se découpant dans l'espace ; idem pour la sculpture, encore que, parfois, les motifs sculptés s'inscrivent dans des niches ou des alignements ; le théâtre, lui, propose une scène et le cinéma un écran ; le contenu des pièces et films se découpe en actes, scènes, séquences, etc, etc, sans oublier les parenthèses des mathématiques. Et l'on pourrait dire que tout notre environnement spatial depuis le maillage de nos chemins et de nos parcelles et de leur cartographie, jusqu'à l'organisation de nos villes et villages en axes de circulation et zones d'échanges et de résidence, se distribue selon le même principe.

Cette énumération, non exhaustive, nous montre que le cadre est la partie visible de notre fonctionnement mental car c'est autour de patterns-cadres-modules, développés dans le langage, que se construit, au plus profond de nos échanges neuronaux, en une sorte de formatage d'adaptation, et pour notre plus grand bonheur, la richesse de notre univers mental et psychique.
N.B. Le présent catalogue, dans sa mise en page resserrée, semble se trouver en contradiction avec les lignes précédentes ; c'est que le désir de donner une place au plus grand nombre possible de participants au concours se heurte à des contraintes économiques. Il sera loisible à chacun de découper une marie-louise adaptée à la photo sélectionnée pour lui redonner toute sa force.

Jean GOUDOUR



18ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2017

13ème SALON INTERNATIONAL

Technique et Sens

La chronique esthétique de ce catalogue s'inspirera, cette année, de la quatrième de couverture, c'est-à-dire de la photo dont notre ami Pierre Soulier, Invité d'Honneur de ce 18ème Festival d'Art Photographique, est l'auteur et qui a été retenue comme support publicitaire pour annoncer ce même Festival



A première vue, la bécassine des marais – c'est son nom- pourrait apparaître comme détourée, importée, peinte ou plaquée sur une feuille de papier blanc. Or il s'agit d'une vraie photo, entièrement et totalement photo, sans retouche aucune.

A la prise de vue, l'auteur s'est trouvé face à un ciel gris d'automne très uniforme et assez lumineux comme il nous arrive d'en rencontrer sous nos latitudes. La surface de l'eau sans rides sert alors de miroir au ciel gris très clair ; le photographe, alors, surexpose un peu sa prise de vue pour obtenir du blanc au lieu du gris attendu après avoir toutefois mesuré le blanc du plumage de l'oiseau de façon que les deux blancs soient un peu décalés et que le contour de la silhouette de l'oiseau soit encore visible. Résultat : l'oiseau et les quelques éléments végétaux de proximité semblent intégrés à l'arrière-plan du marais, comme immergés et non plaqués sur ce fond ; le cadre lui-même a disparu et l'image n'est pas fermée comme on s'y attendrait.

La question se pose alors de rechercher ce que produit, au-delà de l'effet de surprise, cette technique, peu exploitée encore par les photographes et de caractériser en quoi cet effet visuel enrichit notre approche du réel ce qui, avec la jouissance imaginaire et émotionnelle, est le propre de toute œuvre d'art

Habituellement, le fond, l'arrière-plan sont délimités par le cadre ou soulignés par une couleur différente ce qui permet d'isoler le sujet de la photo et d'isoler le moment unique, initial, l'instantané d'un épisode. Cette pratique rejoint d'ailleurs la pratique du dessin et l'usage du langage qui désigne les choses et les êtres par des mots séparés et ainsi les sépare les uns des autres et de leur environnement ; la fabrication des objets, la production industrielle, le découpage mesuré du temps, l'organisation de la vie quotidienne et des rapports sociaux, les méthodes de la recherche elles-mêmes, vont dans le même sens et ainsi se construit, dans notre esprit, une représentation du monde de la séparation où les individus sont certes connectés mais restent comme enveloppés d'une membrane d'isolation.

C'est oublier un autre aspect de la réalité que les découvertes de la science nous rappellent quotidiennement et sans faire appel à des positions philosophiques animistes ; nous sommes plongés dans l'univers, traversés par des échanges gazeux ou thermiques, par des ondes diverses, par des rayonnements cosmiques, embarqués dans des mouvements gravitationnels à des vitesses folles, nourrissant dans notre biotope intestinal des batailles colossales de bactéries antagonistes, etc. etc. Nous vivons donc dans l'interpénétration et même, parfois, la fusion tout en restant des individus, étymologiquement des êtres qu'on ne peut plus diviser, des entités séparées.

Voilà ce que l'effet d'effacement des délimitations proposé par la photo peut nous suggérer. Souhaitons que le lecteur de ce catalogue, s'ouvre, grâce à la bécassine des marais, à ces rapports complexes de l'individu qu'il reste avec un univers qui le pénètre.

Jean GOUDOUR



19ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2018

14ème SALON INTERNATIONAL

Question de REGARD, soit le REGARD qui « FAIT SENS »

Ce nouveau Catalogue nous propose sa moisson annuelle de photographies sélectionnées dans le cadre de du 19ème Festival d'Art photographique.
Qui dit « Sélection » dit « regard » et, dans le cadre d'un concours photographique, « double regard » : celui des Juges – ils sont trois à examiner, isolément, des clichés, anonymes pour eux_ et celui, initial, de l'artiste photographe qui, à partir d'un aspect du réel qu'il a perçu, qui a éveillé le plaisir d'une idée, d'une émotion, même fugace, (le fameux « instantané »), donne à voir un objet fabriqué susceptible de provoquer une expérience similaire chez un spectateur éventuel.

Comment ces deux regards se rencontrent-ils ? Comment le troisième regard, le nôtre, celui des « regardants » peut-il pénétrer la mystérieuse alchimie d'éléments subjectifs, à forte charge émotionnelle, couplés d'éléments culturels, dans leur dimension sociale d'imprégnation et dans leur élaboration intellectuelle, c'est-à-dire tout ce qui relève des repères culturels de son groupe social, de l'Histoire de l'Art, des esthétiques diverses et de leur évolution ? La solution réside, en grande partie, dans ce fonds culturel diffus qui nous est commun, qui constitue un langage commun, avec ses codes, parfois clairement énoncés, parfois rigidifiés jusqu'à l'académisme, la plupart du temps passés sous silence et admis comme « allant de soi » et qu'il suffit d'expliciter ; procéder par associations d'idées libres, en retenant ce qui est pertinent, cohérent, ce qui fait sens en relevant l'adéquation entre ce que dit l'auteur et les moyens utilisés pour le dire.



Ainsi, **les documentaires** « Intimité mongole », Alain MAZALREY « Femmes berbères », n'ouvrent pas seulement sur une intimité exotique ; ils interrogent sur la place de la femme dans la hiérarchie familiale ; l'alignement bien ordonné des « Porteuses de sel » est en contradiction avec le désordre de la condition des femmes au travail ; même contradiction dans « La marchande de bananes » entre pénibilité et apparent équilibre des couleurs et des plateaux de la charge.



Au contraire, « FB2018 » Alain MORATA présente une feria, jeu collectif de manifestation de virilité où le regard se déplace de la victime sur le groupe, unité lumineuse, colorée de blanc et de rouge (rouge-sang ?) dans sa participation collective dont les mimiques et les gestuelles sont découpés en autant de cartons d'un dessin animé. Dans « Retour de pêche au bénin » les conditions rudimentaires du travail sont soulignées par la tension angulaire du cordage qui zèbre la scène ; l'avant du bateau, soulevé, marque le résultat de l'effort collectifs des hommes agrippés à la corde



Le **Portrait**, « 2JR03 » Angel SANCHEZ d'un homme plongé dans ses pensées, yeux fermés, tête serrée dans ses mains en appui, prend plus d'intensité si l'on prend en compte l'unité de teinte du visage et surtout le jeu de verticalité des doigts, de l'avant-bras, du pli du vêtement et du pli profond de la glabelle. Celui d'une femme, « Elle », assise et penchée sur son travail trouve son unité d'intensité et de délicatesse dans la transparence de ses vêtements et celle du tissu qu'elle mesure et dans la précision gestuelle de la mesure.



Paysages de mer : dans « La petite île » la petitesse prend toute son importance par la composition : position en fermeture de l'ovale et opposition de taille avec l'ample anse ourlée de noir qui occupe presque tout l'espace. « Embruns » Christine TICHADOU BOURGEIX propose une évocation épurée d'un ciel immense presque confondu avec la mer éclairée d'une simple barre d'écume ; la tache de l'oiseau accentue l'impression de solitude dans l'immensité marine.



La « Sortie du port », par son traitement de tonalité générale bleu-nuit ponctué de petites taches jaunes de reflets ou de lumières, propose, au-delà du sujet , une ambiance de mystère,, celui d'une activité de nuit, peut-être aussi le mystère d'une incertitude d'aventure ou de danger : on est plus dans l'affectif que dans le descriptif. Puisqu'on parle d'ambiance.



Paysages d'hiver « Paysage de givre » présente un paysage découpé en objet fermé sur lui-même, dans son unité colorée à peine soulignée d'une tache ocre, un objet figé dans son propre équilibre. L'immensité de « L'Aubrac » est soulignée, la neige étouffant les formes, par la seule ligne de piquets, sans fin. A l'inverse, « L'Enclos » Gilles DE MORANGIE S'offre des lignes de parcelles cloisonnées, celles du couloir d'accès, celles de l'enclos lui-même soulignant la sécurité du point d'arrivée qu'est le bâtiment, peut-être aussi le travail d'appropriation de l'homme.



les photos **d'Architecture** présentent un autre intérêt, intérêt du traitement de la matière et du défi que l'homme lance aux lois de la physique en se servant des lois de la même physique. « le Pont suspendu » est le type même de ce défi : la finesse des haubans déployés en dentelle s'oppose au caractère massif des attaches des filins et à la masse de béton suspendue dans un jeu d'échange de lignes droites et de lignes courbes. Dans d'autres photos de monuments le jeu de droites et de courbes, le poids de la matière et l'importance des dimensions sont renforcés par une présence humaine, dérisoire : la fonction monumentale comme manifestation d'une valeur est ainsi assurée.



Présence architecturale aussi, celle des voiliers de la série « Armada » Christian BONDEL dans un défi lancé à la mer et à l'ennemi éventuel par de savants calculs de portance déterminant la forme et le nombre des sept étages de voiles et suggérant des manœuvres compliquées pour utiliser la puissance de l'éperon menaçant.



Les photos de **Nus**, difficiles à réaliser car elles doivent lutter contre une longue tradition picturale, tombent souvent dans l'académisme à cause du convenu des poses adoptées et passent à côté de leur fonction : l'esthétique de la pose au service de l'éveil de l'éros. Le présent catalogue relève le challenge avec la photo de couverture : un nu habillé mais aussi très déshabillé par ce que suggère l'essai de la robe rouge, le rouge du désir, dans une expression de satisfaction quasi contemplative du sein relevé baignant dans une aura colorée. Ambivalence du sujet simplicité et saturation des couleurs : la photo présente, au risque des critiques, dans le jeu du voilé-dévoilé, la polyvalence d'affects suggérés par ce thème.



Les séries **animalières** présentent, au-delà de la précision descriptive, des évocations parfois anthropomorphiques qui nous renvoient à nous-mêmes et surtout, dans les comportements alimentaires et reproductifs, une belle indifférence animale : (Cf. « Bonne pêche » Philippe JEANMONOD et l'œil périscopique, à l'indifférence froide, du Héron pourpré dans « Piqué c'est gagné ».



Restent les **photos-surprises**, où les codes sont, à des degrés divers, bousculés et où le photographe ouvre des pistes nouvelles et prend des risques. « CROQUIS » Françoise DUFAU propose dans une forte diagonale (celle du nez et du regard), deux éléments corporels distincts, un portrait évidé, encore incomplet au regard ferme d'une part, la main du dessinateur adoucissant d'un doigt le trait des lèvres d'autre part ; mais il y a mélange et union des points de vue puisque le croqueur est croqué par le photographe ; simplicité et polyvalence.



«Le cri » Alain LIADOS dans son ambivalence rappelle évidemment le célèbre tableau de MUNCH. ».



La série « Canicule » Hervé MARTIN propose, dans un montage avec un mannequin articulé et des fissures de sécheresse des évolutions de transformations dégénératives dues aux modifications climatiques ; l'objet inanimé qu'est le mannequin prend une importance d'être vivant, signifiant. « Plage » par une déconstruction surréaliste à la Magritte souligne les incohérences des rêves de bonheur. « Le sang noir de tes veines » dans une photo prise d'en haut, sans doute un drone, propose une association proche de l'art art abstrait.

Les chemins sont donc multiples et les approches des objets d'art que sont les photos peuvent être fructueuses et enrichir notre perception du réel qui restera inépuisable. Que n'a-t-on pourtant essayé ! Et il y a cependant des surprises à attendre. Peut-on envisager que la banalisation des imprimantes en 3D nous mette, un jour, en présence d'objets inédits.

Jean GOUDOUR



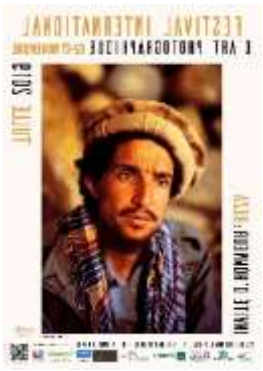
20ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2019

15ème SALON INTERNATIONAL

Ce catalogue, le 20ème, illustre, une fois de plus, en particulier par sa Quatrième de couverture, la façon dont se structure, « en abyme », le travail photographique : par choix successifs, depuis le coup de cœur initial de l'auteur en face d'un objet réel, jusqu'à la présente publication, en passant par le tri minutieux des trois juges indépendants, parvenir à solliciter notre intérêt et la qualité de notre regard.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : à travers le cérémonial d'un concours (comme lorsque les grands de ce monde exposaient leurs trésors à l'occasion de festivités organisées pour affirmer leur puissance, ou comme lorsque, dans une conception mystique, l'Eglise présentait l'Hostie à l'adoration de ses fidèles) donner un statut « à part », sacralisé, à un objet (des bijoux royaux ou une hostie dans un ostensoir) et lui conférer une fonction de sollicitation à la contemplation, c'est-à-dire, le charger d'une fonction autre que celle de l'usage quotidien et donc changer notre regard et nous faire accéder à un ordre que l'on pourrait appeler « sacral » où le rapport avec le réel vécu, le plaisir émotionnel, la satisfaction intellectuelle de donner forme au chaos du flux quotidien, les constructions fantasmatiques intimes, un ordre où tout cela se fond en une expérience qui fait sens. Cette expérience, comme dans les visites de musée, demande attention, arrêts, questionnements divers, déplacements de points de vue, éclairages contextuels, pour faire émerger, au moins partiellement, ce que dit l'objet photographié.

Ainsi en est-il du portrait de Massoud, chef de guerre afghan, « le lion du Pandjchir » qui clôt ce catalogue.



Le photographe, D.Reza, propose un portrait plein cadre, dans une colorimétrie de transfiguration (on passe, en bas du portrait, d'un camaïeu de bleus, appuyé sur la complémentaire, foncée, marron, du vêtement à la complémentaire claire, ocre et jaune d'or du visage et de la coiffure, le pabol, légèrement penchée (une coquetterie ?) qui encadre le visage, ocre proprement dit. L'écharpe, un keffieh, fait le lien-couleur entre le haut et le bas.

Le visage, légèrement penché est ouvert, juvénile, sans rien de guerrier (pas d'armes ni de galons, à peine une épaulette sur un vêtement militaire) même si les traits (barres des sourcils et des lèvres, nez un peu busqué) sont fermes.

Globalement, une impression de jeunesse et de confiance en soi.

Et soudain, une ombre, un froncement de la glabelle entre les sourcils, un léger affaissement des traits : une inquiétude est passée sur ce visage, le regard fixé au loin ou en lui-même.

Le photographe raconte : Massoud vient d'affirmer sa certitude, comme une évidence, de l'emporter sur la puissance soviétique malgré la disproportion des forces. A la question de l'interviewer : « Que faire alors du pouvoir récupéré ?» Répond un long silence, une longue réflexion et… clic du photographe.et voilà la densité du portrait qui a fait le tour du monde car elle suggère la complexité du personnage.

Voilà une des surprises que peut réserver un regard bienveillant et attentif : il arrive qu'on change d'échelle !

C'est l'expérience que l'équipe du Photo-Club ASPTTT de Tulle souhaite à tous ceux qui parcourront ce catalogue.

Jean GOUDOUR



21ème FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE -2020

16ème SALON INTERNATIONAL

E cosa mentale

En matière de CREATION , l'Histoire de la Photographie s'est nourrie de deux traditions : celle de « la pose » imposée au sujet ou celle de la longue observation du photographe devant son sujet souvent l'éclairage ou l'angle de prise de vue d'un visage ou d'un paysage ou la patience dans l'affût ou la traque d'un animal) et la tradition de la spontanéité, de l'immédiateté , de la rapidité ; cette dernière semble l'emporter parce qu'elle fait « plus naturel », plus proche de la réalité mouvante de l'existence.

De fait, comme dans toute production artistique, on mélange les deux attitudes, ce qui provoque une grande diversité en face de laquelle nous établissons des différences, des styles, ou de grandes périodes de l'Histoire de l'Art, cette diversité où l'artiste se situe dans un courant déjà reconnu (une mode d'une époque ou d'un milieu social), ou en rupture, à la recherche d'une satisfaction nouvelle, parfois à l'élaboration d'un courant nouveau, d'un Ecole nouvelle. Toute cette élaboration, à la fois individuelle et sociale constitue une sorte de bain culturel dont nous sommes imprégnés, souvent à notre insu, C'est ainsi que Léonard de Vinci a pu déclarer que toute œuvre artistique est d'abord « **Cosa mentale** ». Notre tâche consiste donc à repérer, développer ce fonds culturel personnel.
Il y a déjà la nécessité de regarder, selon nos goûts, beaucoup d'œuvres d' art de toutes sortes, d'étudier ou d'apprendre à reconnaître les caractéristiques de chacune et surtout de repérer la satisfaction d'ordre mental , intellectuel ou affectif (surtout d'ordre inconscient), pourquoi nous aimons l'ordonnancement « des Jardins à la Française », décorant les lieux de Pouvoir que sont les châteaux princiers, ou nous préférons la profusion, le fouillis, de la période baroque ou romantique, ou la décomposition-recomposition de l'Impressionnisme, du Fauvisme et du Cubisme. Dans le premier cas, nous valorisons l'intellect développé par le courant Pythagoricien de la valeur mystique des *Nombres* et de tout ce qui en découle (en gros, le Classicisme). Dans le deuxième cas, nous valorisons le Spontané, au moins apparent, l'Immédiat et les forces pulsionnelles, jusqu'à leur libération dans l'Inconscient, en gros le Bouillonnement de la Vie.
Il y a surtout le travail quasi quotidien de l'Exercice, celui de l'Artiste, les pages d'écriture ou les carnets de réflexions de l'Ecrivain, les carnets d'esquisses des Peintres ou des Architectes, les moulages d'ébauches des sculpteurs, etc. et les multiples essais du photographe ! ; c'est en répétant, développant ces exercices (un peu comme les Exercices d'Ecriture Automatique des Surréalistes) que sourd l'image, l'association d'idées nouvelle qui nous plaira et que notre savoir-faire technique développera.

Heureuse coïncidence : la photo de couverture de la Danseuse-Ancolie extraite de la série reproduite en milieu de catalogue de notre ami photographe Pierre PEDELMAS , illustre à la perfection ce propos puisqu'elle nous fait toucher du doigt le moment où les multiples essais de photo d'une fleur comme fleur assez particulière, une Ancolie, avec ses 5 pétales dont trois s'enroulent sur elles-mêmes, verticalement, en séchant , suggèrent au bout de dix jours d'essais, l'image fantasmée de la danseuse puis celle du couple. La suppression de la tige, l'utilisation d'un voile noir pour assurer un fond, le collage d'un double retourné pour suggérer le couple, soit de la technique de Photoshop et voilà le projet de cadeau d'anniversaire d'une belle fleur assez remarquable transformé en délicate danseuse puis en tendre romance amoureuse

Merci à Pierre PEDELMAS. Quant à nous, photographes, à nos catalogues, à nos carnets de réflexions, à nos stocks de clichés et surtout à notre travail.

Jean GOUDOUR



FESTIVAL D'ART PHOTOGRAPHIQUE 2021

17ème SALON INTERNATIONAL

CONSTRUIRE une PHOTO

Il ne s'agit pas là d'appliquer les règles élémentaires apprises au cours de nos étapes de formation, règles du cadrage, de la perspective, du choix de l'angle de prises de vue, de l'exposition, du choix de la colorimétrie, etc. Elles sont supposées connues et appliquées presque spontanément. Il s'agit d'explorer une autre voie, complémentaire, celle du travail antérieur, en amont, proche ou lointain.

Notre discours photographique (je dirais notre culture photographique) est marqué par l'histoire de la photo où, à cause de la technique de construction et de performances de nos appareils, on a privilégié la précision, la rapidité et, par voie de conséquence, la spontanéité, la recherche de l'heureux « Coup de Cœur », en les opposant, souvent, au long travail de préparation et de réalisation des artistes de la représentation (peintres, sculpteurs, architectes, etc.). Et pourtant, cette opposition n'est qu'apparente car, dans les deux cas, il s'agit bien, par la combinaison de lignes, couleurs et formes, de la construction d'un nouvel objet, réel lui aussi, susceptible de provoquer, à partir des références culturelles, un autre regard sur le monde environnant et d'éveiller une jouissance et une émotion nouvelles.

On peut donc, à partir de ce constat, tout en maintenant le travail de « lecture d'image » des productions publiées autour de nous, penser à trois procédés :

- à partir d'une première photo, la faire et refaire, la faire « tourner », tourner autour pour faire varier les paramètres et obtenir ainsi une nouvelle photo ; un peu le travail qu'a conduit notre ami Pedelmas en refaisant une vingtaine de fois une photo de fleur, une ancolie, photo reproduite en couverture et en photo de série dans le précédent catalogue parce qu' évoquant une sorte de danse légère.

- Élaborer un projet de photo dont nous attendons un plaisir et une émotion particuliers, à l'instar du peintre qui réfléchit, par exemple, à un sujet de tableau évoquant l'héroïsme ou le désordre d'une bataille à laquelle il n'a jamais assisté et alors qu'il n'a, lui-même, jamais tenu une épée. Nos musées sont pleins de ce type de tableaux illustratifs de scènes historiques, bibliques ou de scènes de la vie courante purement imaginaires.

- Comme les peintres, les sculpteurs, les architectes, tenir un carnet de croquis pour noter un détail, résoudre un problème technique, donner corps, comme dans une esquisse, à la fulgurance d'une émotion.

Ces démarches, évidemment, ne s'opposent pas à nos démarches habituelles ; elles visent à explorer des voies moins repérées, riches de visions nouvelles susceptibles de nous aider à jouir de la richesse du monde.

Jean GOUDOUR